

Le monde vide

Je regarde par la fenêtre. Je vois les toits de la ville. Blancs et gris. Ou gris et blancs. Ça dépend. J'espère toujours au moins un pigeon, quelque chose - je ne vois pas un chat. Le monde est désespérément vide. Il n'y a même plus de nuage. Le silence a enveloppé la ville. Enveloppé le monde. Disparu les gens.

Le putain de silence !

Au début, bien sûr, je mettais de la musique. Très fort. Tout le temps Toutes fenêtres ouvertes. Même pour dormir. Au début. Pendant un certain temps. Je hurlais par la fenêtre. Je hurlais tout le temps. Je parlais aux choses à défaut de pouvoir insulter des gens. Aux lampadaires, aux poubelles, aux parcmètres.

Pendant quelques temps.

Maintenant, je marche sur la pointe des pieds. Je chuchote à mon ombre pour ne pas oublier ce que c'est de parler tout autant que pour ne pas déranger. J'ai peur de déranger, vous comprenez ? J'ai peur...

Déranger qui ? Déranger quoi ?

Je chuchote pourtant. Comme ces fous que je croisais dans le métro, avant. Ces fous que j'évitais de regarder. Je les plaignais un peu. De la pitié... Mais en vrai, pas tellement. En tous cas, pas d'argent. Certainement pas de rapprochement.

Je chuchote tout seul moi aussi, maintenant.

C'est marrant, autrefois je trouvais qu'il y avait trop de monde tout le temps et partout. Des gens devant, des gens derrière. Autour. Partout. Tout le temps. À toute heure, en tous lieux. Tout moment. Même la nuit quand...

Des gens.

Rentrez chez vous, les gens !

Laissez-moi...

Avant.

Je. Ne. Sais pas. Où. Sont. Passés. Les gens.

Le soir, je regarde le monde vide par ma fenêtre. La ville. Je la regarde disparaître. Je m'installe dans mon fauteuil, une cigarette aux lèvres que je n'allume pas vu que je ne fume pas. Mais il me semble que c'est mieux comme ça. Plus cohérent. Une cigarette aux lèvres et son goût éteint peut-être encore plus dégueulasse.

Je me raconte la vie d'avant.

- Je me souviens d'Aurélien ?

- Si je m'en souviens !

Bien sûr que je m'en souviens ! Aurélien ! Je l'ai croisé au moins deux fois, c'était un des caissiers de la supérette d'en-bas. Le taiseux. Celui qui ne parlait pas, ne disais jamais rien, nous regardait à peine, je m'en souviens très bien. Sacré Aurélien ! Avec son petit badge qui disait bonjour à sa place et qu'il accrochait toujours un peu de travers - j'en ai de ces choses à dire sur Aurélien, bien sûr !

Je me souviens, putain...

Aurélien a disparu. Le monde entier a disparu avec lui. Un 11 janvier au matin. Tout le monde, sauf moi. Vous y croyez à ça ? Vous n'y croyez pas. Vous vous en foutez, vous n'êtes pas là. Vous avez disparu aussi, vous n'existez pas. C'est encore à moi que je parle - *c'est à moi qu'je parle, motherfucker ?*

Je me demande pourquoi je suis encore là.

Non. Je ne me le demande pas. Je ne préfère pas.

Surtout pas.

Je vis surtout la nuit. Le jour, c'est trop dur. Pas assez d'ombres pour s'imaginer que. Tapis dans. Pas assez de possibilités. Que de la lumière et la vérité. Le jour, je deviendrais fou. La nuit, je peux croire encore un peu. Rêver. Jamais complètement réveillé.

Pas vraiment une vie. Pas vraiment une mort.

Mais la nuit.

Du temps pour me raconter, pour inventer la vie des gens que j'ai croisé, des vies, des vies, des vies... La mienne, ça fait longtemps que je l'ai épuisée. J'ai l'impression d'être là depuis au moins mille ans, vous savez ? Mille ans de nuits à parler. Et personne pour m'écouter. À moins que Dieu...

Qui sait ?

Peut-être qu'il en tiendra compte. Peut-être que Dieu est là dans les méandres de ma voix parce que le monde n'existe que parce qu'on le dit, l'aime ou le maudit. Raconter pour créer, imaginer la réalité et disparaître d'arrêter de rêver.

Peut-être.

Qui sait.

Peut-être qu'il me laisse imaginer ce qui sera le monde d'après.

La nuit, j'ai peur de dormir.

Je regarde par la fenêtre la nuit tomber sur la ville.

J'aurait aimé même un pigeon, il n'y a toujours pas un chat.

Et je chuchote...

Peut-être que demain ?

Le monde plein.